

ceux des vaches, des bœufs et des pores, conviennent particulièrement aux terrains légers et brûlants. Nous savons encore que si les fumiers longs sont d'un bon effet sur les terres fortes, les fumiers consumés sont également d'un bon effet sur les terres légères, quand une atmosphère humide ou des pluies suffisantes favorisent la dissolution de leurs sels. Mais ce n'est pas savoir assez : nous avons à nous demander maintenant :

1o. A quelles époques il convient de conduire les fumiers aux champs ;

2o. A quelles doses peuvent et doivent s'élever les fumures ;

3o. S'il vaut mieux fumer à de longs qu'à de courts intervalles ;

4o. A quelle profondeur l'on doit enfouir les fumiers ;

5o. S'il y a des inconvénients à les enfouir en couverture.

Les hommes les plus compétents, dit M. P. Joigneaux, pensent qu'il y aurait profit pour le cultivateur à conduire les fumiers aux champs lorsqu'ils sont à l'état frais ou pailleux, mais à la condition de les répandre de suite, de les enterrer sans délai et de donner plusieurs labours aux terres ainsi fumées, avant de les ensemenner. Pour notre compte, nous accepterions volontiers ce procédé dans les sols compactes, où le fumier long ne s'use pas vite, mais nous y regarderions à deux fois avant de l'appliquer aux terres légères, parce que la décomposition de l'engrais y est rapide, et qu'en temps de pluie, les sels dissous s'en iraient en grande partie dans les couches profondes, au préjudice de la couche arable. Souvent, il arrive, dans ces contrées de terres légères comme ailleurs, que les cultivateurs sont obligés de dégager la cour de la ferme, encombrée de fumier, de conduire ce fumier aux champs plusieurs mois avant les semailles, et de l'y enfouir de suite. Eh bien, dans ce cas particulier, il n'y a qu'un moyen de retarder ou d'empêcher la décomposition de l'engrais, c'est de rouler fortement le terrain où l'on vient de l'enfouir. Sur les parties roulées ou tassées, le fumier se conservera, tandis que sur les parties non roulées, il disparaîtra.

Règle générale, l'époque de l'application des fumiers est déterminée par les besoins plus ou moins pressants des graines ou par le plus ou moins de profondeur des racines. Nous allons nous expliquer : Quand nous avons affaire à des graines qui germent vite, nous devons fumer quelques jours avant les semailles ou, tout au moins, en même temps que nous semons, afin que l'engrais soit à la portée des graines à l'heure où elles en ont besoin pour le développement des tiges et des racines. Quand nous avons affaire, comme dans la culture potagère, par exemple, à des graines que nous semons à l'automne, en vue de gagner huit ou dix jours sur la levée du printemps, pas n'est besoin de se hâter pour la fumure, et rien ne nous empêche d'attendre la fin de l'hiver pour répandre l'engrais en couverture sur les planches ensemenées. Pourvu que la nourriture arrive aux graines au moment de la levée, nous n'avons rien de plus à désirer.

Quand enfin nous avons affaire à des prairies naturelles ou artificielles ou à des arbres, l'époque de l'application des fumiers est déterminée approximativement par la profondeur que les racines atteignent ; plus il y a de profondeur, plus il faut de temps à l'engrais pour arriver à portée de l'extrémité des racines. Ainsi, avec les graminées de nos prairies naturelles, dont les racines ne vont pas loin en terre, on peut fumer vers la fin de mars ou au commencement d'avril, avec l'assurance que les vivres arriveront aux racines

au moment de la reprise de la végétation, c'est-à-dire au moment où les plantes en ont besoin : Pour les prairies artificielles toutes jeunes, faiblement enracinées, nous fumerons de même à la sortie de l'hiver ; mais si ces prairies artificielles avaient de longues racines, nous devrions nécessairement avancer l'époque de la fumure et nous y prendre dès l'automne. Nous devrions, pour la même raison, fumer à l'automne nos arbres de jardin et nos arbres de vergers.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

L'année 1875 fait concevoir peu d'espérances. De toutes parts on n'aperçoit que ténèbres et pronostics de malheurs. Il y aura peut-être d'immenses cataclysmes, d'épouvantables guerres, des fléaux plus effrayants encore avant que le lourd malaise, qui pèse sur le monde, ne disparaisse.

Pourquoi donc de si tristes pressentiments ? Qu'y a-t-il dans les sociétés qui soient l'indice de telles ruines ?—Rien autre chose que ce que nous voyons plus ou moins autour de nous. Il n'y a guère de différence dans l'état moral de tous les peuples qui se meuvent aujourd'hui sous le soleil !

Or, autour de nous, l'oubli de Dieu et l'hypocrisie prennent des proportions alarmantes. Le respect pour l'Eglise, pour le clergé et son divin ministère, n'est plus, trop souvent, qu'un respect purement extérieur qui s'évanouit devant une légère contrariété. La voix de la conscience n'est plus assez entendue. La justice qui, soit en secret, soit à découvert, a des obligations toujours également étendues et profondes, la justice n'est plus qu'un vain mot dont on se moque s'il n'existe point une prescription légale, une puissance matérielle qui force de s'y conformer. Si on redoute assez l'opinion publique pour ne pas oser commettre publiquement une action injuste ou malhonnête, dans l'ombre on agit sans scrupule ; là, une seule voix est éloquente, c'est la voix de l'intérêt personnel, la voix des plus grossières convoitises.

Voilà, en deux mots, où nous en sommes et notre état sera bientôt pire.

Nous ravissons donc à Dieu les âmes qu'il a rachetées au prix de tout son sang ; aussi ne devons-nous pas nous étonner qu'il se prépare à faire pleuvoir sur les hommes les eaux de sa colère. Oui, ce sera bientôt la fin des choses du temps, ou bien le Seigneur se sera préparé des peuples plus dociles en multipliant des retours inattendus.

Car un homme veille sur la société avec une pleine lumière du péril et du salut. Il paraît le plus impuissant de tous et seul il espère. Le Pape possède l'unique force que la Révolution n'a pu détruire : il prie pour le monde et fait entendre les plus hauts enseignements aux nations et aux gouvernements.

Il a prononcé récemment un de ces discours qui sont une lumière et une force pour les bons et qui augmentent la fureur des méchants. Cette fois le Saint-Père dénonçait le mal que font les mauvais journaux et les théâtres, et il traçait aux gouvernements leurs devoirs à l'égard de ces deux grands ennemis de la vérité et des mœurs.

« Mes chers fils, a-t-il dit, s'adressant aux membres de la société des Intérêts catholiques, vous voyez le grand mal qui se fait. L'abus de la presse est un des moyens principaux dont se servent nos ennemis pour semer la corruption. En effet, certains journaux qui paraissent maintenant à Rome, non plus dans les ténèbres et le secret, mais ouvertement, souillés qu'ils sont de la bave infernale la plus empoisonnée, dépeignant chaque jour sous de noires couleurs,